

Les fakirs du divan

*« La mort viendra et
elle aura tes yeux. »*

Brancusi

P

endant fort longtemps, le Divan investit les faubourgs viennois. Arrivé avec Suleyman le Magnifique, en 1529, le Divan de la Sublime Porte s'installa aux limites de Vienne. La ville en gardera pour toujours un certain goût pour le café, les croissants et... le divan.

Pour les Viennois et les Occidentaux, le divan c'était l'Orient, l'Inconnu, l'Autre. Lorsqu'au milieu du XIX^e siècle, Gérard de Nerval entreprend à son tour son voyage en Orient, c'est d'abord à Vienne qu'il fait escale. Il y avait là une sorte de passage obligé avant la découverte du monde mystérieux qui le fascinait. Son récit ne laisse aucun doute sur le fait qu'il s'agissait avant tout d'un voyage intérieur. Il y explore tout autant ses rêves que la réalité qui l'entoure. Ce voyage il aurait tout aussi bien pu le faire sur un divan.

On serait en droit de penser que le divan ne pouvait être inventé que dans cette ville frontière, aux marches de l'Occident, aux limites de deux mondes, entre l'intime et l'étranger, dans cet espace indécidable. Tout

comme Vienne, le divan n'évoque-t-il pas l'Orient, ce vaste espace indéterminé de terre et de ciel, sans démarcation absolue ?

Le divan est invitation au voyage vers l'Orient, l'étranger. Mais comme pour Colomb parti vers un Orient qu'il croyait déjà connaître, maîtriser, ce n'est bien souvent que l'*erreur de parcours* qui permet la vraie découverte. Il fallait plus que du courage à Colomb pour appareiller. Il lui fallut d'abord se défaire de l'emprise exercée sur sa propre pensée. Il lui fallut oser penser l'impensable. Aller à la rencontre de l'autre, de l'étranger c'était aller à la rencontre de la mort. Il a dû défier l'interdit de penser cette possibilité.

Colomb fut certainement tenté de se rassurer par le déni. D'ailleurs n'était-il pas convaincu que l'*Indien* qu'il allait rencontrer n'était pas tout à fait inconnu. Ce fut par *erreur* qu'il découvrit un véritable étranger, un *Sauvage*. On imagine son trouble de pensée. Il en fut même si troublé qu'il fallut quelqu'un d'autre, après coup, pour évaluer toute la portée de sa découverte. Amerigo Vespucci fut peut-être l'analyste de Colomb...

Et si l'erreur de parcours était essentielle à la vraie découverte ? Et si on ne découvrait jamais que *par erreur*, qu'à notre corps défendant, qu'en osant secouer l'emprise de pensée qui nous frappe ?



Les fakirs

Si vous les y invitez, ils s'étendent volontiers sur votre divan, mais ne s'y reposent jamais. Comme ces fakirs de caricature, ils lèvitent à quelques millimètres au-dessus du divan... ou du fauteuil. Ils sont des traumatisés du divan avant même de s'y être étendus. Parfois ce n'est qu'après un long moment que vous constatez qu'ils n'ont jamais utilisé votre divan. À la fin d'une séance, juste après leur départ, vous retrouvez sur le divan toutes vos interprétations bien intactes. Ils n'y ont pas touché, on ne les a pas touchés, atteints. Ils se tiennent à distance, nous tiennent à distance, et le divan peut rarement être pour eux un lieu de rencontre avec l'autre, l'autre-soi. Ils naviguent entre la peur d'être envahis ou engloutis et le désir de se fondre dans l'autre. Dans l'un et l'autre cas, c'est toujours leur disparition qui est appréhendée.

Le divan demeure pour eux un espace psychique étranger qu'ils ne pourront faire leur. Ou alors, il est leur espace psychique mais occupé par un autre. Tout se passe comme si, n'ayant pas de frontière propre ou à tout le moins assez solide, ils ont besoin de se tenir au plus loin de toute occasion de contact avec eux-mêmes à travers l'autre.

Ils nous tiennent ainsi à distance au-delà d'une frontière presque infranchissable. En fait, malgré leur présence assidue, ils déniaient la nôtre. Comme si toute prise de contact avec l'analyste, avec l'autre, devait être évitée à tout prix. Ils tentent aussi de s'éviter tout rapport avec une douleur psychique qui les terrasserait. Ils est certain aussi que ce déni de la présence de l'autre les protège de son absence possible. Comme s'ils n'avaient pu acquérir que très faiblement la capacité d'élaboration de la problématique présence/absence. Ils sont à la fois semblables et différents des anti-analysants déjà décrits par Joyce McDougall. Il n'y a pas chez eux cette pensée opératoire et cette absence d'affect sur lesquelles elle insiste. Ils sont capables de décoller de la réalité contrairement aux patients qu'elle décrit. On ne pourrait non plus parler chez eux d'un transfert opératoire.

Cependant, les anti-analysants, comme les fakirs du divan, se situent dans le registre de l'angoisse de séparation, de morcellement, de mort, donc en deçà de la problématique de l'identité sexuelle. Chez eux aussi, l'autre est désavoué comme si la mort émanait de lui. Je crois que, précisément, c'est ce qu'ils cherchent à faire reconnaître. Ils exigent de l'analyste qu'il prenne acte que ce fut vrai, que c'est vrai. Démunis devant la menace que représente l'analyste, ils cherchent de quelle façon ils pourraient instaurer une frontière. La haine cachée ou manifeste leur servira souvent de frontière derrière laquelle ils se sentiront à l'abri, à tout le moins un certain temps.

Aimée était absolument convaincue que je l'avais détestée dès le premier regard dans la salle d'attente. Ses toutes premières pensées en entrevue tournaient autour de l'idée de devenir analyste, de prendre ma place, de m'éliminer. Francine, depuis la première rencontre, s'attend à se retrouver devant une porte close. Il lui est en effet arrivé, à un moment, de croire que ma porte était « barrée » alors qu'elle ne l'était pas. Christophe avoue m'avoir choisi parce qu'il me hait. Je hais, donc j'existe, réaffirme-t-il régulièrement. Cette haine lui offre des limites sûres, connues, des limites sur lesquelles il peut compter. Il ressortait clairement d'un rêve récent de

Francine que se laisser pénétrer par mes paroles, c'était comme être infecté par le sida. En les écoutant, on pense à Schéhérazade : comme s'ils devaient nous/se raconter des histoires pour demeurer en vie, échapper à une menace de mort à leur endroit.

Tous les points de contact avec les autres risquent de les déchirer, de les transpercer. Lorsqu'ils s'oublient et réalisent qu'ils ont été touchés, ils sont capables de réagir avec une grande vivacité et d'en arriver à dénier tout ce qui a pu exister antérieurement. Après plus d'une dizaine d'années d'analyse, Christophe peut facilement au cours d'une séance, s'il se sent menacé d'être atteint, en arriver à se convaincre que, en fait, il n'y a jamais eu aucun lien entre lui et moi. Je lui deviens alors tout aussi étranger que s'il ne m'avait jamais rencontré.

Il ne saurait aussi être question de dépendre de quelqu'un d'autre que de l'objet primaire avec qui il leur faut conserver cette relation d'emprise mutuelle. C'est ce modèle qu'ils tenteront d'instaurer dans le transfert. Le deuil du premier objet ne saurait être amorcé.

On trouvera des variantes de ce que je décris ici chez plusieurs auteurs. Ainsi Gantheret, qui a fait l'hypothèse d'une haine essentielle qui s'adresse à toute discontinuité et, donc, à tout objet dans la mesure où l'objet est, par son existence même, solution de continuité. Ferenczi, antérieurement, avait évoqué la haine refoulée comme un moyen de fixation et de collage bien plus fort que la tendresse ouvertement admise. Conrad Stein, de son côté, parle d'une haine inextinguible qui assure un lien indestructible avec une figure de mère morte. Enfin, Pontalis a montré lui aussi comment il fallait à la haine la permanence et que sa visée était précisément l'immobilité de l'autre.



Erreur de parcours

Ces fakirs devenus ainsi intouchables et nous interdisant les voies d'accès habituelles vers l'autre, nous ne parviendrons jusqu'à eux qu'en empruntant *par erreur* un chemin non balisé.

Cette erreur de parcours, de la part de l'analyste, se révélera souvent par un bris du cadre. Le protocole analytique ne protège plus le patient de la violence de l'analyste à son égard. La rupture du cadre peut se faire autant au plan verbal que non verbal : une interprétation juste, par exemple, mais nettement prématurée, qui vient comme une réponse contre-transférentielle déniée; réponse que le patient, par ailleurs, a bien perçue. Ce peut être aussi un acte manqué de la part de l'analyste : mettre fin à la séance un quart d'heure avant l'heure prévue, par exemple.

Par cet *agir*, l'analyste cherche à se sortir de l'emprise contre-transférentielle. C'est alors pour l'analyste, l'équivalent d'une interprétation qui le surprend tout autant que le patient. Une sortie à la paralysie de sa pensée s'offre à lui. Il peut sortir de la répétition et peut-être, à l'occasion, découvrir... l'Amérique.

À Francine qui, après une longue série d'associations, en arrive à dire que tout cela a certainement rapport avec son complexe d'Œdipe et qui me demande mon avis, je réponds brutalement : « *bullshit* ! ». C'est seulement après cette intervention plutôt *sauvage* que nous réalisons tous deux nous être enlisés, depuis un certain temps, dans des sentiers battus. Francine peut alors sortir de son discours de perroquet et moi de mon écoute d'automate.

Cette *erreur* est-elle la mise en forme d'une création commune de la part de l'analyste et de l'analysant ? Serait-ce la pré-reconnaissance de ce qui tente d'émerger de l'inconscient, de ce qui a été clivé ? Cet *agir* signe, certes, un clivage parce qu'il est un clivage lui-même. Il surgit de nulle part. Pour le patient, cela est souvent reçu comme le souvenir recherché de la faille maternelle qui avait toujours été désavouée. L'analyste vient ainsi servir de mémoire au patient en lui permettant de reprendre le fil de son discours, d'en retisser la trame. Cela devient pour lui un morceau de réalité auquel il peut se raccrocher. Ce fragment de réalité devient un point d'ancrage qui lui permet de se construire un espace psychique personnel.

Green écrit que tout se passe, dans ces moments-là, comme si c'était l'analyste qui procédait à l'inscription de l'expérience qui n'avait pu avoir lieu. La réponse par le contre-transfert, dit-il, est celle qui aurait dû avoir lieu de la part de l'objet. Jacqueline Cosnier constate elle aussi que, dans la cure, la reconnaissance des préjudices subis est parfois un préalable à celle de la réalité psychique. Micheline Enriquez, de son côté, n'écrivait-elle pas

qu'il fallait donner acte au patient de l'existence de sa réalité traumatique et tenter d'en mesurer les conséquences ?

L'attaque du cadre par l'analyste, cette *erreur* reconnue, permettrait donc au patient d'en arriver à distinguer réalité interne et externe, à départager ce qui relève de sa projection et à faire retour sur son intimité.

Ces patients sont depuis longtemps engagés dans un procès sans fin contre leur environnement. Ils cherchent la preuve *matérielle, réelle*, ultime, qui fera condamner à mort les premiers objets, même s'ils risquent de mourir eux-mêmes en quittant ce rôle de procureur qui les maintient dans une position de toute-puissance, qui leur assure une emprise sans faille sur l'autre. Ils sont à la recherche de traces qui prouveront qu'il s'est bien passé quelque chose, malgré le désaveu de l'autre et malgré leur propre désaveu. Ce sont souvent ces patients qui laissent chez nous des traces matérielles de toutes sortes pour que leur histoire se peuple de souvenirs, pour qu'ils puissent, avec nous, se construire des souvenirs. Micheline Enriquez avait aussi noté comment ces problématiques sont porteuses de trous de mémoire et de désinvestissements qui s'avèrent loin d'être constructifs.

L'*erreur* de l'analyste devient création d'un souvenir par le patient. On pourrait aussi y voir une sorte d'interprétation provoquée par le patient, ce qui nous rappellerait cette analyse mutuelle expérimentée par Ferenczi.

Un tel *passage à l'acte* par l'analyste est toujours sous-tendu par la haine. C'est tout autant la haine du sujet que celle de l'objet qui est réactualisée alors. C'est toujours la pulsion de mort qui fait signe dans de tels moments, l'analyste ayant été « touché au mort », comme dit Pontalis. On songe aussi à Ferenczi qui a découvert comment la haine pouvait parfois s'incarner dans la technique lorsque la neutralité de l'analyste n'est que le masque de cette haine. Ici l'analyste est démasqué.

Ces fakirs ont souvent, longtemps et avec beaucoup d'acharnement, cherché à susciter la haine de l'analyste à leur endroit et y parviennent enfin. Peut-être, pour paraphraser une formule winnicottienne, est-il essentiel pour eux que l'analyste puisse les haïr et qu'ils survivent à cette haine. C'est encore Micheline Enriquez qui soulignait combien chez ces patients l'instance refoulante tend essentiellement à protéger les parents du dévoilement de leur propre violence infanticide.

La haine de l'analyste enfin reconnue, non désavouée, leur permet de distinguer ce qui appartient à l'un et à l'autre, et éventuellement de se dégager d'un rapport d'emprise qui vise avant tout à ce que rien de neuf n'advienne, à mettre en échec le pouvoir créateur de l'inconscient.

La haine du patient et celle de l'analyste viendraient à ce moment instaurer enfin une certaine altérité, une distance nécessaire, une frontière. La haine reconnue de l'analyste peut servir alors de point d'ancrage au patient, lui permettant de construire son espace psychique. Cette reconnaissance par l'analyste n'implique pas un aveu au patient pour autant. C'est d'abord l'analyste qui doit départager ce qui lui appartient et ce qui vient de l'autre. On sait la tentation qui est celle de l'analyste de penser en termes d'identification projective.

L'enjeu, dans ces cas, n'est plus le destin de la libido, mais bien la disparition de toute vie psychique, comme le dit Green. Les histoires que nous pouvons reconstruire font sans cesse référence à un environnement qui a refusé à l'enfant la projection de sa pulsion de mort. Aimée eut ce lapsus après mon *erreur* sur la durée de sa séance : « Ma mère ne m'a jamais dit que je la haïssais » au lieu de « qu'elle me haïssait. » Cette mère s'était refusé à reconnaître la haine de son enfant à son endroit, ce qui équivalait à une sorte de refus de se reconnaître comme objet externe, séparé. Elle n'avait aussi jamais reconnu aucune haine pour son enfant ni d'ailleurs pour sa propre mère profondément déprimée.

Le premier objet, ici, s'est refusé à être constitué en objet externe et donc d'abord en objet haï. On a refusé à l'enfant le clivage du moi nécessaire à la constitution d'une frontière entre l'intérieur et l'extérieur, à la constitution de l'objet, toujours identique à l'haï au début comme nous le rappelle Freud dans *Pulsions et destins des pulsions*. On pense aussi à ce qu'a écrit Ferenczi dans son article sur l'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort : l'enfant s'est retrouvé sans défense contre sa propre pulsion de mort, sans possibilité de la projeter pour se constituer un espace psychique personnel, viable, où il pourrait la réintégrer pour la perlaborer, à la suite d'une première élaboration par la mère.

Ces sujets se sont retrouvés dans un environnement parental sans capacité d'accueil, qui ne pouvait leur offrir un premier espace psychique où prendre place. D'autres fois, c'est à eux qu'on a demandé d'offrir un

accueil, ce qui ne peut être vécu que comme un envahissement. L'appareil psychique de l'enfant n'ayant plus alors aucun abri où il pourrait se protéger de la pulsion de mort, il risque de ne pouvoir se constituer ou d'être sauvé.



Escale

Dans cette traversée parfois périlleuse, nous avons à fournir les vivres pour assurer la survie, et ce, même quand on ne semble pas y toucher. Offrir sans imposer, ne pas envahir malgré toutes les tentatives pour nous y contraindre.

Pourquoi Colomb a-t-il réussi son aventure ? Peut-être parce qu'il sut durer... et endurer. Il a su survivre aux angoisses du voyage même quand il ne savait plus où il en était. Il fut patient et capable d'attendre jusqu'à la découverte. Peut-être aussi était-il, heureusement, plus inconscient que les autres.



BIBLIOGRAPHIE

- Cosnier, J., « Théories de la relation thérapeutique négative », *Revue française de psychanalyse*, 1990, vol. LIV, n° 2, p. 475-493.
- Enriquez, M., « L' enveloppe de mémoire et ses trous », *Topique*, 1988, n° 2, p. 185-206.
- Ferenczi, S., *Psychanalyse 4*, Paris, Payot, 1982.
- , *Journal clinique*, Paris, Payot, 1985.
- Gantheret, F., « Les nourrissons savants », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1979, n°19, p. 131-149.
- , « La haine en son principe », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1986, n° 33, p. 63-75.
- Green, A., « L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1974, n° 10, p. 225-259.
- , *La folie privée*, Paris, Gallimard, 1990.
- McDougall, J., « L'anti-analysant en analyse », *Revue française de psychanalyse*, 1972, vol. XXXVI, n° 2, p. 167-185.
- Pontalis, J.-B., « À partir du contre-transfert : le mort et le vif entrelacés », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1975, n°12, p. 73-87.
- , *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988.
- Stein, C., *Les érinyes d'une mère*, Paris, Calligrammes, 1987.
- Winnicott, D. W., *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.